

I

LE SINGE DAHAB

Ramulf se tenait devant la porte, dansant d'un pied sur l'autre dans la fraîcheur matinale. Son frère Philippe se montra enfin, vêtu d'un lourd manteau à capuche et appuyé sur sa béquille numéro 3, celle en bois de frêne, décorée de motifs serpentins.

Philippe tendit une bourse à Ramulf. Il lui fit toutes sortes de recommandations, l'engagea à se méfier de la ville et des citadins, à ne pas parler aux inconnus. À dix-huit ans et deux mois, Ramulf se voyait traité comme un enfant. Il ne s'en formalisa pas. La piètre estime qu'il avait de lui-même justifiait à ses yeux l'attitude de son aîné.

Il longea l'écurie, l'étang aux grenouilles, s'engagea tel un funambule sur le chemin étroit qui menait à la chaussée antique. Il sentait sur lui le regard de son frère, comme une légère pression entre les omoplates. Dès qu'il fut hors de vue, il changea de direction pour entrer dans les bois. Il s'enfonça dans la pénombre en jetant maints coups d'œil par-dessus son épaule. Personne ne l'avait remarqué.

Un papillon de nuit passa près de son visage et alla se coller sur un tronc. Ramulf lui adressa un sourire amical.

Il pénétra dans une clairière, espace rectangulaire baigné d'une lumière blafarde. Le sol était parsemé de monticules aux tailles variées, recouverts d'herbe. L'un d'eux, plus haut que les autres, se démarquait par sa couleur noire. Ramulf s'en approcha. Des insectes de l'ombre, perce-oreilles et autres carabes, s'activaient dans la terre fraîchement retournée.

Ramulf se recueillit devant la tombe de Cousine, la chèvre, morte à quinze ans l'autre dimanche. Il l'avait toujours connue. Jamais d'histoires, jamais un mot plus haut que l'autre, Cousine avait été un exemple pour toutes les chèvres de Néris, le village. Un jour lointain, elle avait sauvé Ramulf en se couchant sur lui afin de le protéger d'un essaim en furie.

Cousine aimait les cerises, les coings et la purée de glands. La musique l'inspirait, et elle dansait souvent lors des fêtes, à la grande joie des enfants.

Ramulf promena son regard sur la clairière, le cimetière secret de ses amis à poils et à plumes. Là, sur la droite, sous ce talus décoré d'épiaires, fleurs hautes, d'un beau rouge foncé, reposait l'âne Sulpice.

La sépulture de Mélie, la poule, créature douce, résistante et prolifique, s'élevait juste à côté. Ramulf se souvenait d'avoir enterré Alain dans le même coin, mais la tombe du vieux matou n'était plus visible. La pierre qui en marquait l'emplacement avait disparu, enfouie sous la terre et les herbes.

Eudes le sanglier domestique, Bertin le Jars, Sibylle la truie… Ramulf eut une pensée pour chacun des trente-six habitants du cimetière. Puis il revint à Cousine. C'est sur un ton gêné qu'il lui avoua se rendre à la ville pour acquérir une chèvre.

– Philippe m'envoie acheter une bonne laitière parmi tes sœurs. Mais tu seras toujours ma préférée !

Ayant dit, il toucha la terre humide et s'en fut sans se retourner, honteux.

Ramulf marcha droit vers le levant pour rejoindre la chaussée : un raccourci à travers bois. Des éphémères voletaient au-dessus d'un ruisseau qu'il enjamba d'un bond. Les pièces tintèrent dans sa bourse. Il songea à Philippe. Son frère n'aurait pas admis ce qu'il venait de faire. Se recueillir sur la tombe d'une bique, quelle sottise ! L'amour que Ramulf portait aux animaux tenait même du sacrilège, selon Philippe, dont l'avis sur toute chose était respecté dans le royaume de Lotharingie. Philippe le Philosophe, Philippe le Docte… Il répétait bien souvent à son jeune frère que les bêtes, privées d'âme, n'ont qu'un rôle utilitaire. Dieu les avait créées pour qu'elles offrent leur substance à l'homme et travaillent sous ses ordres. « Il est permis de leur témoigner une certaine sympathie, mais sans dépasser les limites raisonnables, disait Philippe. Toi, tu les ménages, tu les dorlotes, tu pleures sans retenue à leur trépas. Tu les aimes d'amour, mon pauvre Ramulf, et c'est là un péché ! »

Sur la large chaussée, Ramulf retrouva Artaud, colosse roux qui s'en allait au marché vendre son vin et son huile.

Il conduisait un chariot à bœufs, véhicule trapu, flambant neuf, qui brinquebalait joyeusement. Artaud glissa sur sa banquette pour faire une place à Ramulf.

– Tu es en retard, mon grand. Allez, monte !

Les oiseaux saluaient le jeune soleil de leurs chants hystériques. D'autres paysans rejoignirent Ramulf et Artaud pour former bientôt un véritable convoi. Chaque homme était armé d'un pieu ou d'une arbalète, voire des deux.

Artaud se mit à causer, du temps, de la récolte du miel, de la maladie tremblante d'un vagabond trouvé sur la place du village… Il utilisait des mots simples, articulait avec soin, répétait plusieurs fois les mêmes phrases. Comme la plupart des gens, il prenait Ramulf pour un simple d'esprit et s'adressait à lui en conséquence. « Philippe a pris toute l'intelligence tandis que Ramulf n'a eu que les miettes. » Voilà ce qu'on disait dans le pays.

Épaule contre épaule, le corps tressautant, les deux compagnons aperçurent au loin le clocher de l'église du Catelet. Artaud discourait toujours, plutôt pour lui-même, car Ramulf n'écoutait plus. L'œil fixe, il semblait avoir perdu toute notion de ce qui l'entourait. Ces absences étaient fréquentes chez lui, et quand il se mettait à regarder dans le vague, la bouche pendante, les gens s'exclamaient avec bienveillance que Ramulf venait d'être « hameçonné par un ange ».

Le règne de Lothaire VI approchait de son terme. Le roi, à cinquante ans, en paraissait quinze de plus. Il luttait toute l'année contre des catarrhes et était sujet aux coliques et

aux douleurs de tête. Par deux fois, à la fin de l'hiver, il avait craché le sang. Ses jours semblaient comptés.

Or sa succession n'était guère assurée, puisque son fils unique, le prince Beuve, avait disparu aux frontières du Sud, alors qu'il défendait le royaume contre une incursion de gueux organisés.

En attendant la fin prochaine du roi, les grands seigneurs levaient des troupes sans même se cacher. Des alliances se nouaient et se dénouaient dans les salles basses des châteaux. Une guerre s'annonçait entre les prétendants au trône, plus nombreux que les pions du jeu de merelle.

Une dame de haut rang sillonnait le royaume en ces temps troublés. Jehanne de Foi, fille de duc, inventait des poésies, des chansons pieuses, qu'elle venait réciter sur les parvis des villes, les jours de marché, pour l'édification du peuple. Son escorte était composée de sept hommes de guerre, surnommés les Cholériques, dont le chef, Montluc, entretenait pour Jehanne une passion secrète.

Ce matin-là, Jehanne montait une élégante jument baie. Les sept l'entouraient, leurs capes sombres volant au vent. Montluc allait devant, raide sur sa selle, la mine impérieuse. Il avait la taille bien prise, une chevelure blonde léonine, et un visage équilibré. C'eût été un bel homme si seulement il avait eu un nez. Ce qui lui en tenait lieu, minuscule appendice retroussé, gâchait son apparence et sa vie. Cette infirmité était à l'origine de sa méchanceté. Moins laid, il eût été un homme tout différent… peut-être.

Pendant des années, Montluc avait vécu avec un faux nez en cuir, une espèce de bec effrayant. Il y avait renoncé